# LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

BI-MENSUEL

Rédaction et Administration :
216, boulevard Raspail, Paris (14e)

1re Année. — N° 6. — 15 Octobre 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.


**SOMMAIRE**



*La* République Polonaise *n'est inféodée à aucun parti politique polonais.*

*Son programme est aussi net qu'il est simple :*

« *Lutte pour l'*Indépendance de toute la Pologne *et* Reconstitution de la Patrie *par l'Union de tous ceux, Républicains et Démocrates, en qui vibre une âme polonaise.* »

## POUR NOTRE DIGNITÉ ET POUR LA VOTRE

C'est avec un étonnement profond, mêlé d'inquiétude, que les Polonais ont accueilli la note suivante parue dans les journaux français du 2 octobre courant :

*On annonce que M. Lednicki, l'un des Polonais qui se trouvent en Russie, aurait suggéré aux gouvernements alliés de faire une nouvelle déclaration au sujet de la Pologne, en s'engageant à étendre jusqu'à la mer Baltique les frontières de ce pays.*

*Les sentiments des alliés pour la Pologne sont aussi connus qu'invariables, et il est clair que ce pays a besoin, pour être véritablement indépendant, de reprendre les territoires qui lui garantissent un accès à la mer. Mais il ne semble pas que les alliés puissent donner suite à une suggestion de M. Lednicki, que sa politique passée, et notamment son hostilité à la création d'une armée polonaise en France et en Russie, ne désigne pas pour des initiatives de ce genre.*

Cette note n'est nullement faite pour rassurer les Polonais, et les personnes qui l'ont inspirée ont rendu un bien mauvais service aux Alliés en insinuant qu'ils seraient capables de subordonner la solution de cette grande cause, qu'est la cause polonaise, à leur sympathie ou à leur antipathie envers *un des Polonais* qui se trouvent en Russie.

Un grand journal français comme *Le Temps* s'est parfaitement rendu compte de l'impression fâcheuse que pouvait produire cette rédaction, et il n'a pas hésité à supprimer tout un passage.

Ce qui a fait la gloire de la France et lui a attiré la reconnaissance et l'admiration du monde entier, c'est justement la grandeur d'âme avec laquelle elle a toujours su placer les principes de la Justice et du Droit au-dessus des intérêts de partis, au-dessus des questions mesquines de personnes.

Ce serait singulièrement rabaisser la question polonaise et méconnaître en même temps la noblesse des sentiments de la France, que de laisser supposer qu'elle puisse être froissée par la proposition de M. Lednicki.

D'ailleurs, M. *Lednicki* n'est pas simplement « *un des Polonais* qui se trouvent en Russie ». *Il est Président de la Commission de Liquidation des Affaires du Royaume de Pologne.*

**Censuré.**

C'est un homme éminent et un grand patriote qui jouit d'une estime générale.

En ce qui concerne le fond de la question, c'est-à-dire l'idée suggérée aux Alliés par M. Lednicki, de faire une déclaration précise et solennelle en faveur de la Pologne, elle exprime le sentiment unanime de toute la nation polonaise.

Ce n'est d'ailleurs pas une idée personnelle ou nouvelle. Depuis le début de la guerre, elle est constamment suggérée par les patriotes polonais, les plus sincèrement attachés à la cause des Alliés, et depuis la révolution russe elle a été exposée par des patriotes français, dont M. A. Tardieu et M. Jean Herbette. Ce dernier a démontré la nécessité d'une pareille déclaration dans un article paru dans l'*Echo de Paris* du 3 mai dernier.

Aujourd'hui, cette déclaration est devenue plus nécessaire que jamais, car le silence prolongé des Alliés à l'égard de la Pologne fait le jeu des Empires du Centre, qui l'exploitent habilement pour semer le doute et la méfiance dans la nation polonaise.

En effet, ne disent-ils pas que depuis que la question polonaise n'est plus considérée comme une affaire russe, elle a cessé d'intéresser les Alliés Occidentaux?

Ils ne craignent pas, en effet, de répandre en Pologne que si une contre-révolution quelconque ramenait en Russie un pouvoir absolu, ou simplement un pouvoir fort, le chauvinisme nationaliste russe, qui en serait une conséquence inévitable, obligerait ce nouveau pouvoir à réclamer à nouveau le rattachement de la Pologne à la Russie, et que dans ce cas, les autres Alliés s'empresseront de s'incliner devant cette nouvelle exigence russe.

Ne vont-ils pas, enfin, jusqu'à prétendre que si les Alliés ne veulent pas se prononcer catégoriquement dans la question polonaise, c'est uniquement parce qu'ils la considèrent comme un atout de premier ordre qui leur permettra, au moment décisif, de régler plus facilement d'autres problèmes qui leur tiennent plus à cœur.

A toutes ces affirmations que peuvent répondre les Polonais?

La déclaration un peu vague et platonique que « *les sentiments des Alliés pour la Pologne sont aussi connus qu'invariables* » pourrait à la rigueur suffire s'il ne s'agissait que des Polonais qui habitent la France et qui sont en mesure de connaître ses véritables dispositions, mais elle est insuffisante pour la Pologne qui est envahie par les Austro-Allemands, isolée des Alliés, et ne peut par conséquent connaître leurs intentions secrètes.

De plus, la Pologne a pu déjà juger, par expérience, combien variables étaient les sentiments des Grandes Puissances à son égard.

Elle ne peut pas oublier la contradiction cruelle qui existait entre les promesses tsaristes et la réalité des faits, ni les rigueurs et les angoisses du silence qui lui a été imposé pendant plus de deux ans par l'interdiction absolue donnée à la presse de présenter nos revendications nationales et même de prononcer le mot, jugé séditieux, de l'*Indépendance de la Pologne*.

La Pologne a trop cruellement payé les illusions qu'elle avait depuis plus d'un siècle; elle a été trop souvent déçue dans ses espoirs et dans ses amitiés. Elle n'a donc plus le droit de se contenter de vagues promesses ou de sentiments, dont elle ne connaît d'ailleurs ni l'étendue ni la force.

Une grande nation de vingt-cinq millions d'âmes, comme la nôtre, qui a pris dans cette guerre une large part de sacrifices, et qui a payé un impôt de sang bien plus grand que beaucoup d'autres nations, a le droit de demander qu'on ne la traite pas comme une quantité négligeable ou comme un parent pauvre, mais qu'on lui parle franchement et nettement.

Voilà pourquoi l'appel de M. Lednicki, venu après les mêmes appels formulés par les Tardieu, les Herbette et tant d'autres, ne saurait nullement froisser les Alliés.

La question est d'ailleurs infiniment plus haute. Elle dépasse les considérations mesquines de partis ou d'opinions personnelles des particuliers.

Le problème polonais personnifie en effet la Justice, le Droit et la Dignité Humaine.

Il domine les événements actuels, la Guerre et la Paix, et ne peut faire l'objet d'aucune surenchère ni d'aucun marchandage.

C'est d'après la solution qui lui sera donnée que l'Histoire jugera les vainqueurs et enregistrera soit le triomphe soit la décadence de l'Humanité.

Joseph DE LIPKOWSKI.

## KOSCIUSZKO

(1746-1817)



Mettez-moi à l'épreuve.
KOSCIUSZKO.

Laid : de gros traits, la tête petite, le front bas, les sourcils irréguliers, le nez court et redressé, les yeux presque trop grands, largement fendus, clairs et volontaires, mais illuminés de bonté, et dont l'éclat se voile par instant sous l'effet d'une pensée lente et sûre, il plaisait dès l'abord à tous ceux qui l'approchaient. La noblesse du cœur se lisait sur ce visage fougueux et sévère où la souffrance avait marqué dès la jeunesse des rides au front, un pli profond à la commissure des lèvres, de belles lèvres sensuelles, pleines de désir, et qui n'avaient goûté de la vie que des fruits d'amertume.

Il apparaît au moment où se prépare la catastrophe du dernier partage et personnifie, en face de la royauté chancelante de la Pologne, de la cupide hypocrisie de Frédéric et de Catherine, les vertus de courage et la noblesse d'âme, qui étaient le fondement de la patrie polonaise. Il symbolise la révolte, la résistance et l'espoir. Lorsque, sur le champ de bataille de Maciejowice, Kosciuszko tomba couvert de blessures, la nation fut semblable à un corps dont l'âme se serait envolée.

« Je n'ai jamais vu de ma vie, dit Oginski, un de ses biographes (*), arrivé à Varsovie en même temps que la nouvelle de sa captivité, un spectacle plus désolant que celui qu'offrit pendant plusieurs jours la capitale. Dans toutes les rues, dans tous les cercles nombreux, dans toutes les réunions intimes de famille, on n'entendait qu'un cri de deuil : On aura peine à le croire, mais je puis l'affirmer comme témoin oculaire, et je m'en rapporte à tous ceux qui l'ont vu : à cette nouvelle plusieurs malades succombèrent sous les atteintes de la fièvre, des mères avortèrent, d'autres personnes furent frappées d'aliénation mentale. On rencontrait dans les rues des hommes et des femmes qui, levant les mains au ciel, frappaient les murailles de leur tête, en s'écriant avec désespoir : « Kosciuszko n'est plus, la patrie est perdue ! »

Aujourd'hui, la fête de Kosciuszko est la fête de la Pologne libre. Dans notre anxiété de l'avenir, dans l'attente de notre sort, toutes nos ferventes pensées vont, unies dans une même admiration, un même élan, à celui dont toutes les forces du corps et de l'âme ont été dévouées à sa patrie, à la liberté. Car notre héros appartient à l'humanité. Avec La Fayette, Franklin, Jefferson et Washington à qui il sut inspirer une affection et une estime sans borne, tous les citoyens américains le considérèrent comme l'un des fondateurs de leur République.

Ce n'est qu'après la victoire des revendications américaines, après qu'il eut atteint le but de sa mission sur une autre terre que la terre polonaise, qu'il revint lutter avec ses frères. Refusant les offres les plus brillantes de l'Amérique il préfère de nouveaux combats : « O mon Dieu ! laisse-moi tirer encore une fois l'épée pour ma patrie ! » s'écrie-t-il après huit années de labeur et d'exil.

Alors il se jette dans l'action.

Mais, malgré la confiance aveugle qu'on lui témoigne, une expérience politique et militaire qui lui avaient valu l'admiration des deux mondes, il ne s'abandonne pas aux entreprises hasardeuses, ne cède pas au désir de briller au premier rang. C'est dans la retraite qu'il prépare sa victoire, et il engage ses forces à l'heure précise où il est sûr de vaincre.

... « Le moment décisif est arrivé, proclama-t-il au peuple, et le désespoir nous met les armes à la main afin de nous sauver de la honte et de l'infamie, si nous voulons améliorer notre sort et celui de nos descendants. Les ennemis nombreux ligués pour notre ruine pourraient-ils nous décourager. Le premier pas fait pour secouer le joug de l'esclavage et la résolution de *vouloir être libre*, voilà, avec la conviction de sa force, le premier pas vers la victoire. »

Cette détermination inébranlable se retrouve à toutes

(*) Mémoires sur la Pologne et les Polonais, Paris.

les heures de sa vie. Elle entraîne les plus découragés, et ce langage, plus voisin de Corneille que du caractère prétendu indécis de la Pologne, enflamme les soldats soumis à son commandement :

« Demain soir, dit-il, à la veille de la capitulation de Cornwallis à York, une batterie aura été emportée par nos soldats, ou bien mon nom sera rayé de la liste des vivants. »

Et le jour de sa dernière bataille : « La mort ou la victoire, que telle soit votre devise. J'attends de vous, comme de la nation entière, que vous aimerez mieux mourir que de gémir plus longtemps sous un joug aussi honteux. »

C'est ainsi qu'il assure à la Pologne une chute glorieuse et disputée, et que l'insuccès de ses armes est suppléé par la puissance de ses idées et l'exemple de sa vie.

A travers la nuit de l'oppression et malgré les désirs de vengeance qu'avaient entretenu de cruelles humiliations, aucun excès, aucune violence ne ternit sa gloire. Il pardonne généreusement à ses ennemis, prouvant que la règle et la discipline sont seules dignes d'une nation libre. Lorsqu'on lit ces nobles exhortations à ne pas massacrer les coupables et les traîtres sans jugement, cet appel à la magnanimité envers ceux qui foulaient aux pieds les droits les plus sacrés de sa patrie; lorsqu'on se rappelle cette sollicitude pour les paysans, les serfs de Pologne et les nègres d'Amérique, comment ne pas faire un retour sur la conduite des souverains dont la seule puissance réside dans le crime !

Etranger à toute ambition, jamais il n'employa pour lui-même la gloire qu'il avait acquise. Jamais il n'adressa des ordres qu'au nom de sa patrie. Idole du peuple, parvenu au faîte du pouvoir, il quitta la Pologne, renonça à tout éclat, et vécut pour ainsi dire des bienfaits de ses amis. Nulle promesse ne put le tenter hors la délivrance de son pays. La modestie de son caractère lui fit refuser tous les honneurs dont voulaient le combler Paul Ier et Napoléon, et il ne voulut jamais pactiser avec aucun d'eux.

Il lui faut l'assurance qu'on donnera à la Pologne une constitution libérale et ses anciennes limites : « Ou bien, dit-il à Fouché, je dirai à la Pologne entière que je ne suis pas libre, et que je ne prends part à rien. »

— Eh bien, répondit le duc d'Otrante, nous nous passerons de vous!

Irrité de cette indépendance, Napoléon fut séduit par ce courage, qu'il n'était pas habitué à rencontrer autour de lui, et ne fit pas arrêter Kościuszko.

Nul plus que lui, cependant, n'était plus attaché à la France. Lorsque des officiers polonais le visitaient, lui qui fut le guide de Dombrowski, n'oubliait jamais de rappeler que l'avenir de la Pologne dépendait de la France, et qu'ils devaient s'allier à elle sans se laisser fasciner par la personnalité de Napoléon.

Ainsi jusqu'à la fin de sa vie, toujours clairvoyant, toujours préoccupé uniquement de la liberté de sa patrie.

Dans le tourbillon extraordinaire d'affaires et de plaisir qu'était Paris à la fin du XVIIIe siècle, il vécut retiré, bornant ses relations à quelques cercles choisis. On sait comment, ayant horreur des femmes savantes, il refusa d'être présenté à Mme de Staël. Celle-ci, entrant dans le salon où il se trouvait sans se faire annoncer, s'avança vers lui, et après beaucoup de compliments, termina par ces mots, dits avec volubilité : « Général, racontez-moi votre histoire, racontez-nous les principaux événements de la Révolution de Pologne ! » — Madame, répondit-il tranquillement, « je l'ai faite, mais je ne sais pas la raconter ! »

Ce laconisme est tout proche des héros de Plutarque et de Tacite, dont il aimait à relire les vies, et qui lui inspiraient de l'admiration et du respect.

Kościuszko les égale.

Au jour de cet anniversaire, où seront exaltés les sentiments d'amour pour la Pologne, et notre loyalisme à la France, chacun va trouver dans cet hommage même un prétexte à déclamation. Pour nous, ce sera un appel à la simplicité.

L'exemple de ce courage poussé jusqu'à la témérité, cette réflexion calme au milieu des dangers et des situations les plus difficiles, cet étonnement presque dédaigneux de la gloire et de l'idolâtrie des peuples, la douleur qui élève jusqu'au sacrifice, cette sérénité n'est-elle pas semblable aux flots de la mer qui savent se calmer subitement après les plus grands orages ?

Dans la tourmente où nous vivons, nous faisons preuve inconsciemment de ce stoïcisme que nous admirons en Kościuszko. Mais aucun de ceux qui gouvernent les états et commandent les armées ne sait atteindre à cette majestueuse noblesse, à cette grandeur surhumaine qui vainct les événements et demeure maîtresse au milieu des plus tragiques destins. C'est qu'il leur manque ce détachement profond, cette perpétuelle retraite en soi-même qui fait, des hommes de génie, de grands isolés.

Si la sérénité, le magnifique équilibre que nous admirons en Kościuszko régnait un instant sur toutes les âmes, la divine raison ne nous enseignerait-elle pas, comme à lui, le secret de la victoire sur les ennemis de notre patrie et de l'humanité, comme sur nous-mêmes.

Lieutenant Garnier.

# Le Parlement Autrichien

**Honte aux bourreaux du genre humain**

*5 octobre.*

Les séances continuent à être très agitées au Parlement autrichien. Ce sont toujours les Polonais et les Tchèques qui mènent une lutte terrible et sans merci contre les partis allemands.

M. Waldner, député agrarien allemand, prenant la parole à la dernière séance, dit :

« Certains partis croient pouvoir réaliser leurs revendications nationales avec l'aide des ennemis. En détruisant le Parlement, le panslavisme, ennemi héréditaire de cette assemblée, est détruit. »

Le Dr Benkozich de Lovens déclare qu'en Bosnie on a fait exécuter cent personnes en un seul jour.

Daszyński, député polonais, déclare :

« Nous nous refusons à endosser les responsabilités encourues par ce Parlement. Le club polonais détient, assure-t-on, la clef de la situation politique, Comment pourrions-nous soutenir sérieusement un Parlement auquel nous avons fait connaître nos vœux le 16 mai et qui, jusqu'à l'heure actuelle, n'en a réalisé aucun. Que M. Seider nous dise comment il veut créer une majorité.

Est-ce le parti national allemand qui lui donnera cette majorité ! Ce parti représente-t-il toute l'Autriche ? Nous ne voulons pas nous compromettre avec les représentants de l'Etat de la potence et du despotisme. Nous ne voterons jamais avec eux, car il faut connaître le régime que nous subissons depuis trois ans en Pologne et en Galicie. On a tout volé, tout pillé, jusqu'aux pianos dans les maisons particulières. La population meurt de faim.

« On ne nous fera pas entrer dans ce parlement avec des coups de fouet. Nous sommes indignés de voir que l'on réquisitionne en Galicie tout ce que l'on peut pour l'expédier en Allemagne. »

Sur les bancs du parti socialiste allemand on crie :

« C'est notre devoir. »

Malgré le bruit et le tapage, l'orateur poursuit : « Des wagons complets quittent chaque jour Cracovie pour l'Allemagne. Il est honteux de laisser des populations entières mourir de faim et de misère. Honte à ces bourreaux du genre humain ! »

# Les Tchèques et les Polonais (*)

Les Slaves de Bohême et de Galicie avaient un même programme : leur indépendance nationale, et un même désir : être délivrés de la domination étrangère que représentaient les Habsbourgs. Mais le but paraissait si éloigné que les esperances communes ne suffisaient pas à effacer les froissements quotidiens et les dissentiments secondaires qui naissaient des divergences de tempérament et de condition. Les Tchèques sont une nation démocratique, et la noblesse ne joue parmi eux qu'un rôle secondaire; les partis y sortent directement du peuple et en partagent les instincts simplistes et les passions élémentaires. Laborieux, méthodiques et obstinés, ils unissent au sens de l'organisation et à une invincible ténacité une imagination ardente, et ils se laissent volontiers séduire par les rêves de leur esprit; ils se consolaient de leurs déboires par les perspectives grandioses qu'ils apercevaient dans l'avenir et ils attendaient d'un jour à l'autre la fanfare de délivrance qu'entonnerait le Tzar libérateur. Les Polonais, au contraire, mêlent à leurs exaltations les plus fantasques le sens aigu de la réalité. Ils connaissent le monde et ils n'ont aucune raison de le juger avec un optimiste excessif; de dures épreuves leur ont appris ce que valent les programmes, et que d'habitude les intérêts ont plus de poids que les idées. Ils se sont habitués à vivre au jour le jour, à ne jamais se donner sans espoir de se reprendre, et à tirer d'une situation les avantages momentanés qu'elle comporte. Ils étaient dirigés par une oligarchie, peu nombreuse, étroitement unie par les traditions et les mœurs, très âpre dans la défense de ses intérêts et disposée à leur sacrifier tout ce qui n'est pas le salut de la patrie; — cette aristocratie, un peu vaine de son ancienne fortune, de l'élégance de ses manières, de l'antiquité de sa civilisation, ne frayait pas volontiers avec les bourgeois de Prague ou les paysans de Moravie. La question est de savoir si les convictions sont plus puissantes que les habitudes, et il n'est pas démontré que des hommes puissent jamais se comprendre parfaitement qui ont des manières trop diverses et une éducation trop différente.

Une seule affaire intéressait les Galiciens : la restauration d'une Pologne indépendante. Puisqu'elle n'était pas possible pour le moment, il ne restait qu'à attendre l'occasion favorable en rassemblant ses forces pour l'heure du combat décisif et à tirer des circonstances le meilleur parti possible, sans se préoccuper de vaines questions de principes. Uniquement préoccupés des avantages qu'ils arrachaient peu à peu aux ministres, ils n'avaient aucune haine personnelle contre les Habsbourgs, dont ils étaient accoutumés depuis des siècles à rechercher l'appui; rapprochés de François-Joseph par la sincérité de leur catholicisme, par leurs idées conservatrices et par leur condition sociale, pourquoi auraient-ils compromis une situation qui leur rapportait des bénéfices appréciables ? Une coalition trop étroite avec les autres Slaves de la monarchie leur paraissait plus gênante que profitable. — A leur point de vue, leur tactique était parfaitement naturelle. Unis solidement aux Tchèques, il est possible qu'ils eussent fini par imposer aux Habsbourgs une politique de modération qui, à la longue, eût conduit la monarchie au fédéralisme. Mais cette consolidation de l'Autriche, c'était en même temps le maintien du statu quo européen, c'est-à-dire du morcellement de la Pologne. Le triomphe des Allemands devait au contraire un jour ou l'autre aboutir à un conflit d'où pourrait sortir une reconstruction de l'Europe. Sans doute, les chefs du Kolo polonais ne voyaient pas les questions aussi nettement, et il serait tout à fait ridicule de leur attribuer la responsabilité réfléchie du conflit actuel; ils en avaient du moins une sorte de pressentiment obscur. Dans tous les cas, le sort de leurs frères de servitude les intéressait assez peu. Ils n'étaient pas en contact direct avec les Allemands; ils ne redoutaient pas leur invasion et ils se croyaient assez forts pour y résister si elle se produisait jamais. Indifférents aux luttes quotidiennes qui exaspéraient les Tchèques et les Slovènes, et qui les maintenaient dans un état de mobilisation permanente, ils se rapprochaient des Slaves de temps en temps, mais par tactique et uniquement pour que le gouvernement leur payât leur défection. Chaque ministre était sûr d'obtenir leur voix s'il y mettait le prix, c'est-à-dire s'il accordait à la Galicie quelque nouveau privilège, et s'il garantissait aux Polonais la situation privilégiée qu'ils possédaient vis-à-vis des Ruthènes.

E. Denis.

(*) Nous empruntons ces pages d'un article de M. Denis, paru dans le *Monde Slave*. 1917.

# BIBLIOGRAPHIE

*La Flèche d'Or*. Fortunat Strowski. Récit de la première invasion des Baltes en France. — Perrin et Cie, éditeurs, Paris.

*La Flèche d'Or*? Voilà un titre à la fois mystérieux et poétique. S'agit-il d'une flèche qui perce le cœur, et allons-nous ouvrir un roman banal ? Non pas. Cette flèche précieuse est le symbole d'une coutume barbare pratiquée par les Baltes, peuplade brutale qui se répandit au XIe siècle sur la France, et en menaça la sécurité. C'est du moins ce qu'affirme une chronique polonaise.

Et le Maître qui s'est illustré en renouvelant l'étude de François de Sales, de Montaigne et de Pascal, a bien voulu laisser de côté un instant ses études philosophiques, pour représenter cet épisode aujourd'hui oublié, et rendre accessible au profane la vieille chronique dont il ne reste qu'une traduction latine.

Ces Baltes, riverains de la Baltique comme leur nom l'indique, ce sont les ancêtres des Germains d'aujourd'hui : et voilà ce qui donne au livre qui nous en parle un vibrant intérêt d'actualité. Parés de beaux colliers d'ambre, ils étaient, malgré les apparences, pillards, incendiaires, destructeurs de monuments, bourreaux des faibles, hypocrites et félons. Par leurs atrocités, leur sauvagerie, ils renouvelèrent au XIe siècle en France la barbarerie des Huns, et préparèrent de loin le carnage d'aujourd'hui. Quand ils approchaient d'un bourg ou d'un chateau isolé, ils lançaient la flèche d'or ; et lorsque les habitants l'apercevaient fichée sur leur porte ou leur mur, ils comprenaient : la horde abhorrée s'avançait, il fallait fuir au plus vite, laisser le lieu désert pour permettre au chef de ces brutes de se reposer, ou de se livrer à des pratiques mystérieuses et démoniaques.

A l'époque où le livre nous reporte, sous Henri Ier de France, le roi des Baltes est Wallo, gonflé d'orgueil mais dépourvu de grandeur, qui est parvenu à discipliner les barbares qu'il conduit, à les fasciner à la manière d'un génie malfaisant, à les terroriser. A la tête de ses troupes, il a d'abord ravagé la Pologne, qui n'en était alors qu'au début de son douloureux martyre. C'est là qu'il a inauguré des méthodes de guerre qui sont allées en se perfectionnant. C'est ainsi qu'il a traqué la belle Estelka, qui fuit éperdue devant les hordes menaçantes. Puis, il a gagné le centre de la France, et dirigé la flèche d'or sur Cervières, éminence importante, sorte de nœud stratégique du Massif Central, d'où il compte bien organiser la conquête des régions avoisinantes.

Mais il compte sans le caractère chevaleresque de Bernard de Pascalis, baron du lieu, seigneur des

Combes-Noires : celui-là ne tremble pas devant la flèche d'or, il ne fuit pas, il attend l'ennemi. Les Baltes ont encore compté sans le dévouement héroïque de la petite Mouna, jeune sarrasine qui sert de page à Bernard, qui s'est attachée passionnément à son maître et qui meurt volontairement pour lui sauver la vie. Enfin, ils ont compté sans ce que les uns appellent Hasard, les autres Providence, sans cet Imprévu qui déjoue les plans les mieux combinés, et qui, en quelques heures, change une déroute en un triomphe. N'avons-nous pas eu ce miracle à la bataille de la Marne ? Quoiqu'il en soit, les Baltes n'ont pas dépassé Cervières, ils ont été battus, poursuivis, chassés. la France a respiré derrière eux, et a entonné l'hymne de paix ; elle a pu se recueillir quelque temps avant d'inaugurer la merveilleuse épopée des Croisades.

Voilà, en gros, ce que nous apprend *La flèche d'Or*. Car il n'est pas possible d'insister ici sur tous les différents épisodes de l'ouvrage, sur les nuances de caractère, sur telle scène, entre le chevalier et le barbare, par exemple, qui nous fait penser à un combat analogue au v^e^ livre des « Martyrs ». Cela doit être lu, d'abord parce que c'est beau, ensuite parce que c'est réconfortant et sain. En fermant le livre, en effet, on se prend à espérer, on entrevoit le moment où l'hysope, cette plante si rare chez nous, ce symbole de Victoire et de Résurrection, ne poussera plus seulement comme aujourd'hui à Cervières, mais dans toutes les plaines de la France délivrée et de la Pologne affranchie.

J. Wyszławski.

---

*Le Monde Slave*. Revue mensuelle N° 2, 370 pages, Paris, 19, rue Cassette.

Nous avons fait ressortir, dans l'analyse du premier numéro du *Monde Slave*, les principes sur lesquels il a été fondé. Nous avons dit notre certitude que ce périodique, rédigé par un savant aussi éminent que M. Ernest Denis, ne pouvait nous donner que des travaux documentés et d'une grande importance pour ceux qui s'intéressent aux questions slaves. — M. Denis fait l'historique du parlement de Vienne, dont le lecteur trouvera plus haut un extrait concernant le rôle des Polonais dans le *Reichsrat*.

Du même auteur, une analyse sévère mais juste du *Dernier Romanoff*, de Charles Rivet.

M. Henri Hauser résume une brochure du capitaine Ordon, Polonais autrichien, de son vrai nom Vladimir Gettlich. Ordon a servi comme officier dans les armées de la Double Monarchie, sous les ordres de Koevess. Le 15 août 1916, se trouvant en Suisse, le capitaine Gettlich a fait savoir à l'autorité militaire autrichienne que, « comme Polonais, il ne voulait plus se battre pour la cause prussienne ». Dans sa brochure, il avoue que « l'Empire a contre lui presque tous les peuples de la Monarchie. »

Autres articles du *Monde Slave* : Lebedev, *Les Serbes héroïques*. E. Benes; *Les Tchécoslovaques et la guerre;* René Pinot, *L'Albanie dans la politique européenne ;* R. de Caix. *La politique extérieure; Documents sur la Révolution russe.*

Dr W. B.

---

# L'UKRAINE

La petite Russie ou Ukraine (du mot oukraina, frontière) comprend les pays du bassin moyen du Dniepr.

Elle répond aux divisions administratives russes suivantes :

La voïvodie polonaise de Kiev, centre national et ancienne capitale ; les gouvernements de Tchernigov et Poltava enlevés aux Polonais par l'insurrection de 1654 et le traité d'Androussovo (1667) ; le gouvernement de Kharkow, la Podolie, limitrophe de la Bessarabie ; la Volhynie.

Elle se continue même hors des frontières actuelles de l'Empire (Halitch, Jaroslaw, Zwénigorod, Lwow (Leopol) appartenant à l'Autriche.

« Les noms de la Petite Russie, Ukraine, ont cependant une valeur essentiellement changeante, variant avec les oscillations historiques et suivant les divisions administratives » (Reclus). En réalité, c'est une race qu'ils représentent, plutôt qu'un territoire : une énorme population de 35 millions d'âmes occupant les pays compris entre le Donetz en Russie, le San en Galicie, les sources de la Tisza dans l'Etat des magyars, et s'étendant en îlots, même jusqu'au fleuve Oural.

L'individualité ethnographique correspond à l'individualité géographique et économique.

Les petits Russiens descendent des anciens Polianes, ce sont des slaves de sang relativement pur. Physiquement, ils diffèrent des grands Russiens par une taille généralement petite et trapue. Ils sont gais, insouciants, poètes, religieux et superstitieux plus que les Russes. Leur énergie, leur individualisme sont bien connus.

Leur vie dispersée, l'humeur nomade des paysans expliquent le développement de la vie cosaque dans les prairies du sud, ainsi que les mesures législatives qui à partir du xvi^e^ siècle fixèrent l'homme à la glèbe, l'enchaînèrent au sol natal. Les Tzars les avaient édictées moins pour les asservir que pour coloniser.

### La religion uniate

Mgr Szeptycki, archevêque uniate de Lemberg, dernièrement évacué de Russie, nous rappelle ce qu'est l'Eglise uniate.

Nous sommes à la fois orthodoxes, c'est-à-direo rientaux et catholiques, dit-il, et nous avons des traditions, de bons arguments d'ordre dogmatique et canonique pour être à la fois l'un et l'autre. Par le rite, par l'organisation du clergé, séculier et régulier, par toutes les pratiques du culte nous nous rattachons à l'orthodoxie; mais nous reconnaissons la suprématie du pape et tous les dogmes catholiques.

Le tsarisme nous persécuta et supprima officiellement notre Église. Aujourd'hui, nous avons six évêchés, toutefois le souvenir de l'Eglise uniate est resté vif et profond dans les régions qu'elle occupait autrefois et elle jouit aujourd'hui de la faveur qui s'attache à toutes les forces précédemment opprimées.

Ce n'est un mystère pour personne que l'Eglise orthodoxe traverse actuellement une grave crise, que ses prêtres et ses fidèles sont les premiers à constater en cherchant un remède. Les obstacles que nous rencontrons de ce côté, proviennent uniquement des souvenirs du tsarisme ; aussi ai-je bon espoir que l'Eglise uniate, toute petite et toute pauvre qu'elle est, pourra servir de ferment à l'Eglise orthodoxe, et aider cette dernière à surmonter la crise dans laquelle elle se débat.

---

# VERS LEUR DIEU

PAR

Etienne ŻEROMSKI

Un sentier pénètre dans la forêt touffue.

Le chemin qu'il y ouvre à la lisière est si étroit, que les sommets des jeunes pins ne laissent voir entre eux qu'une mince ligne de ciel à peine perceptible. Les branches de sapin, lourdes de neige et frangées de glaçons, s'abaissent sur cette trace légère, semblable au double sillon que creusent les traîneaux des paysans dans la neige.

C'est un soir de mars, la journée a été claire et froide.

Dans le crépuscule, des vapeurs bleuâtres s'élèvent à l'horizon.

A la base des troncs, la neige s'est amoncelée comme de la farine.

Le ciel est étrangement pur, et sur ce fond, que les derniers rayons de soleil éclairent et colorent, la forêt dresse sa masse immobile et semble l'iconostase grandiose d'un temple bysantin.

Entre les sommets des arbres, des souffles imperceptibles balançent des nuages de poudre blanche, légers comme des fumées subtiles qui monteraient d'invisibles encensoirs.

Sur toute la contrée le silence est profond, infini..,

Un silence de mort...

Sur le sentier, Felek, un vieux paysan à cheveux blancs, tout cassé, s'avance péniblement. Teofilka, sa petite-fille, l'accompagne.

L'aïeul a relevé les pans de sa vieille pelisse.

Il respire avec difficulté et tousse, mais il n'en fait pas moins de grandes enjambées et pose, à chaque pas, son bâton de pélerin bien en avant.

Les larmes coulent de ses yeux, les gouttes de sueur perlent son visage, mais cela ne l'arrête pas.

Teofilka, chaussée de hautes bottes, suit le grand-père.

A chaque instant elle renoue les coins de son fichu et malgré la fatigue qui l'accable, elle se maintient très près du vieillard.

Ils interrogent avec angoisse la lueur pourpre que le couchant projette au-dessus des arbres et leur allure devient plus rapide.

Quatre jours déjà qu'ils marchent ainsi, faisant de courtes haltes devant les meules de foin et les granges vides, ou bien couchant loin des villages, dans des chaumières isolées.

Ils ont passé par bien des lieux solitaires, bien des forêts silencieuses et obscures, enfonçant souvent dans une neige épaisse. Ils se sont aventurés sur la glace des fleuves et des étangs, recouverte d'une mince couche de neige qui crisse sous leurs pas.

Longtemps, ils ont marché par des chemins écartés et presque inconnus, depuis Drohiczyn jusqu'à la grande ville, jusqu'à Varsovie.

Ils vont se confesser en cachette...

Depuis qu'une religion étrangère leur a été imposée, ils font chaque année ce voyage, les deux ensemble, comme de grands pècheurs, comme des parjures...

Dans le temps, avant les « Crimes (*) », le vieux Felek avait laissé à ses fils ses quelques arpents de terre.

(*) Crimes : nom qu'on donne aux conversions forcées des uniates à l'orthodoxie, en particulier celle de 1875.

Après avoir eu la joie de voir naître sa petite-fille, il avait enterré sa bru et, depuis lors, il passait son temps, assis près du poêle, à réciter des prières.

Soudain, l'ordre vint pour lui, son fils, sa petite-fille et le village tout entier d'embrasser la religion russe. On les chassa tous vers la maison communale, ou l'archiprêtre en personne leur parla de choses qu'ils comprirent mal et qui n'empêchèrent pas le village de refuser.

Alors, pendant une nuit d'hiver, par un froid glacial, les soldats survinrent et chassèrent les pauvres gens dans les champs. Pendant trois jours les Cosaques logèrent dans les maisons, tuant les bêtes, détruisant tout.

Trois longs jours, les villageois restèrent dans les champs, nu-tête, implorant Dieu.

Voyant cela, le commandant de la troupe entra dans une violente colère et donna l'ordre de convertir les villageois de force :

On déshabilla les hommes et les femmes et on se mit à les frapper atrocement à tour de rôle.

Dans son affolement, la population martyre enlevait d'elle-même ses vêtements et, se couchant sur le sol, attendait le knout.

Soudain, Léon, le fils de Felek, fonça sur le chef, les poings serrés... Les minutes qui suivirent furent plus terribles pour lui que les châtiments du Jugement Derniers.

On lui arracha ses habits, les knouts firent jaillir le sang de ses épaules et lorsqu'il fut étendu, gisant par terre, le commandant lui laboura le dos de ses éperons hurlant : « Signe ».

La réponse du jeune homme vint comme un gémissement : « Non ! non ! non ! ».

L'officier donna l'ordre de tourner vers lui le visage du malheureux et lui demanda brusquement : « Es-tu russe ? » « Non ! Polonais ! né sur la terre polonaise ! » répondit la voix qui s'éteignit peu à peu murmurant encore : « Non ! non ! non ! »

On vint alors arracher au vieux Felek sa petite-fille Teofilka ; mais, lorsque celui-ci vit le knout levé sur elle, il ne put résister plus longtemps : il signa, livrant par sa propre signature son âme et celle de l'enfant à la mauvaise religion. Hélas ! il n'avait qu'un pauvre vieux cœur, un cœur de grand-père.

Tremblant de peur, il s'est traîné aux pieds du moscovite, il a baisé les tiges de ses bottes et puis il a signé.

Depuis lors, ils vont chaque année, avant Pâques, faire pénitence et implorer le Dieu qu'ils ont parjuré.

Le vieux connaît un chemin ou l'on ne rencontre pas un homme vivant, pas même un gendarme.

Loin, bien plus loin que la grande ville de Varsovie, il y a une petite église toute délabrée. Le desservant est un jeune homme miséricordieux et austère.

Des larmes brillent dans ses yeux et sa parole est très douce, lente et caressante.

Les deux pélerins arrivent de nuit et frappent :

Le vieux chuchote quelque chose par la fenêtre qui s'est entr'ouverte. Le prêtre vient alors et les introduit dans l'église par une petite porte de côté. Il écoute leur confession et pleure amèrement avec eux.

Puis ils restent prosternés jusqu'à l'aube. Au moment du depart, le prêtre prononce ces paroles, toujours les mêmes ; « Aimez vos ennemis, aimez vos ennemis ! »

Au lever du soleil, bien avant que le village ne s'éveille, ils sont repartis.

Et maintenant, à la tombée du jour, ils se hâtent afin d'atteindre encore un gîte que le vieux connaît.

La forêt s'éclaircit, on aperçoit la plaine couverte de neige, unie, déserte, infinie !

Felek s'arrête à l'orée du bois et inspecte l'horizon, sa main, en abat-jour, protégeant ses yeux contre l'éclat éblouissant de la neige.

Il frappe le sol du pied, ses lèvres frémissent :

Il ne reconnaît pas ce pays... Il devrait y avoir une chaumière à la lisière du bois !

« Une contrée inconnue ! ! » Murmure-t-il avec angoisse.

Dans cette immensité déserte, le vent soulève des amas de neige impalpable, les éparpille ou les laisse ruisseler comme par les trous d'un tamis.

Ou bien, s'arrachant de la plaine entière en nappe immaculée, la neige se tord en trombe, tourbillonne un moment, puis s'envole en bouffées de vapeur.

Le vieux rejette son bonnet en arrière et balbutie :

« Je me suis égaré, vieil imbécile que je suis. »

« Suivons cette ornière, grand-père ? » — « Suivons l'ornière... »

Ils se remettent en route. Ils enfoncent jusqu'aux genoux.

La neige est profonde, le vent cruel !

La tourmente commence :

Çà et là, des petits brins d'herbe desséchée volent au-dessus de cette blancheur et doucement, tristement, se

balancent dans l'air, comme pour plaindre la petite fille.

La jupe de l'enfant s'accroche aux buissons des épines noires, aux tiges des églantiers que la glace fait briller et dont les branches, tendues en avant comme autant de mains secourables, semblent vouloir la retenir.

Tous deux ont des bottes trempées. Leurs pieds s'engourdissent, le souffle leur manque.

« Vois-tu petite, comme le vent, ce serviteur moscovite, veut nous détourner de notre Dieu » marmotte le vieux d'une voix presque inintelligible.

Tout à coup, ils entendent derrière eux comme un tintement sourd qui fait se balancer et gémir la forêt.

Maintenant, la bourrasque les frappe rageusement, arrache leurs vêtements et leur jette dans les yeux des poignées de neige en cristaux aigus comme du verre pilé. Par moments, avec une puissance de géant, la tempête lève, transporte et rejette des paquets de neige. Ou bien, les soulevant au-dessus de la forêt, elle les y fait tourbillonner comme une toupie.

Une grosse pierre se dresse seule au milieu de la plaine. Les deux pèlerins se traînent jusqu'à elle et s'y laissent choir pour se reposer.

La nuit tombe rapidement, la bourrasque continue à faire rage longtemps, bien longtemps, avec de brusques arrêts ; dans ces rares moments, la lune jette sur ce champ désert une vague lumière froide et vagabonde, dont la lueur glacée baigne deux têtes rapprochées, raidies et que la neige dissimule presque.

Enfin, l'aurore se lève sur la contrée et l'horizon rougit peu à peu. Un grand calme règne de nouveau sur la plaine; entre les sommets des arbres, des souffles imperceptibles balancent des nuages de poudre blanche, légers comme des fumées subtiles qui monteraient d'invisibles encensoirs...

Etienne Żeromski.

*(Traduction de Mme le Dr M. Preisig.)*

## Z PRASY

W rozmowie, jaką miał pułk. Minkiewicz z współpracownikiem « Głosu », znajdujemy garść charakterystycznych informacji o obecnym wewnętrznym stanie Rosji :

Człowiek, który znał Rosję zdawna i wiedział o olbrzymich bogactwach naturalnych tego państwa, nie chce wprost wierzyć w możliwość obecnych zmian, gdy widzi rosyjską nędzę i drożyznę.

Najbardziej boleśnie odczuwają szerokie sfery, przyzwyczajone do picia herbaty, brak cukru. Całemi miesiącami niema cukru. A jeśli niekiedy jest, to dostaje się (na kartkę oczywiście) 1 funt miesięcznie na osobę. Ale to zwykle w teorji, na papierze... Podobnie się rzecz ma z chlebem. W niektórych miastach, w których dawniej odbywał się olbrzymi handel mąką, np. w Niżnim Nowgorodzie, po 3 dni czasem zupełnie niema chleba. Słynne młyny nowgorodzkie nie funkcjonują. Białego chleba zupełnie niema.

Funt mięsa kosztuje około 4 rb., funt szynki 7 rb.

A powody tej drożyzny?

Może nie skutkiem tego, że nastąpiło wyczerpanie, ale z powodu stosunków organizacyjnych i transportowych. Rosja nie da sobie rady z transportem. Wedle ostatniego sprawozdania rewolucyjnego ministerjum komunikacji, 50 proc. środków transportowych jest zupełnie nie do użytku. Ostatniej zimy np. na syberyjskich kolejach było przygotowanych 4 miljony pudów mięsa dla armji. Mięso to zgniło, bo nie było wagonów i lokomotyw do przewozu potrzebnych.

Produkcja fabryczna w zastoju, z powodu braku surowca, węgla i robotnika. Np. dońskie kopalnie węgla produkują 25 o/o poprzednio produkowanych ilości. Sukna brak. Za garnitur marynarkowy płaci się 250 rubli. Skóry brak zupełnie. Za trzewiki sam zapłaciłem 104 ruble. Żołnierze w głębi kraju nie otrzymują już butów, noszą łapcie...

Pieniędzy metalowych w obiegu niema. Nawet dwukopiejkowa moneta jest z papieru...

### « PRAWDA »

Pod tym tytułem zaczął wychodzić od 1 października w Londynie dwutygodnik polski (Redakcja i Administracja : 37-38, Clerkenwell Gren, London, E. C. 1.)

Program nowego pisma krótki i jasny : « Zadzierzgnięcie węzłów jaknajściślejszych między osadami polskiemi i Ojczyzną, ochrona przed wynarodowieniem młodego pokolenia ».

Pod względem treści i formy *Prawda* przedstawia się bardzo sympatycznie. Życzymy z całego serca nowemu towarzyszowi powodzenia.

## GÓRĄ NASI!

Otrzymaliśmy pierwszy numer pisma *Jeniec Polski*, wychodzącego w Le-Puy.

Przyjaciel i dobroczyńca anonimowy ofiarował jeńcom maszynę drukarską z przyborami, i nasza dziarska brać stworzyła organ, który « umożliwi ogółowi, rozproszonemu po licznych oddziałach i obozach, prowadzenie pod pewnym względem wspólnego życia duchowego w myśl narodową ».

Pismo zapowiada się sympatycznie, redagowanem jest umiejętnie. W dodatku literackim rozpoczęto przedruk *Bartka zwycięzcy*.

*Jeniec polski* informuje nas o życiu w Le Puy, gdzie 5 sierpnia założono uroczyście Związek Sokołów Jeńców-Polaków we Francji », W Le Puy-Paradis 30/8 odbyło się przedstawienie amatorskie z koncertem : odegrano dwie jednoaktówki, Marsz kosynierów, Mazura Namysłowskiego i. t. d.

Życzymy rodakom największego powodzenia w ich pięknem przedsięwzięciu, bo kiedy powrócą do wolnej Ojczyzny będą przykładem dla innych, gdyż głoszą oni za poetą.

Przestańmy własną pieścić się boleścią,
Przestańmy ciągłym lamentem się poić.
Kochać się w skargach jest rzeczą niewieścią:
Lecz nie przestańmy czcić świętości swoje
I przechowywać ideałów czystość.

W. B.

## OJCZE, JAK STRASZNEM TWOJE ZMIŁOWANIE!

I

Ojcze, jak strasznem Twoje zmiłowanie?
Ileż to ofiar, ileż łez potrzeba,
Aby nareszcie Twe przebłagać nieba
I sprawiedliwość Twą wymodlić Panie?
Za co znów karzesz naszą Polskę biedną?
Cały kraj zlany krwi i łez posoką,
Groby przy grobach piętrzą się głęboko,
Od łun pożarów Twoje gwiazdy bledną.

Miliony błądzą bez dachu, wśród zgliszczy,
Szukając Matek, Ojców, Braci, Dzieci!
Wołając chleba! rozpacz w oczach świeci,
A wiatr szyderczo pośród mogił świszczy
I, szydząc z bólu, urąga [illegible] Panie,
Że gniew Twój lżejszy, niż Twe zmiłowanie!

II

Ojcze! wszak nasza ukochana gleba
Już przesycona krwią i łzami dzieci;
Siew ich dość żyzny dla całych stuleci,
Dziś nam nie ofiar, ale słońca trzeba!

Panie! wysłuchaj skrwawionych serc bicia!
Czyż duch Twój Ojcze, tylko zmarłych pieśni?
Czyż tylko w grobie nadzieja się mieści?
I tylko w śmierci leży zaród życia?

Czyż tylko nowem narodu męczeństwem
Możemy wzruszyć Twe bezdenne nieba?
Czyż wolność naszą opłacać nam trzeba
Walk kazirodczych hańbą i przekleństwem!?
Czyliż naprawdę mamy wierzyć, Panie?
Że gniew Twój lżejszy niż Twe zmiłowanie!

III

Wybacz nam, Ojcze, ten okrzyk rozpaczy,
Rzucany w niebo drżącemi wargami;
To serce strute boleścią majaczy
Na widok Matki zlanej krwią i łzami!

My przecież wiemy, że w Twojej miłości,
Tyś nie chciał od nas kielicha odwrócić,
By siłą męki, czas pokuty skrócić,
I do tem większej wynieść nas światłości.

My przecież wiemy, że już z tej odchłani
Wyjdziemy wreszcie godnymi Twej łaski,
I że promienne wszystkie niebios blaski
Ty zmartwychwstałej Polsce ześlesz w dani!
Więc drżące wargi z wiarą szepczą, Panie!
Od Twego gniewu większem zmiłowanie!

Józef Lipkowski.

## KRONIKA PARYSKA

### 68-Letnia rocznica śmierci Chopina

« La Société Frédéric Chopin » zaprasza na obchód tej rocznicy. Zebranie 14 bm. o godz. 10 1/2 u wrót głównych Père-Lachaise. Mowa p. Camille de Senne, deklamacja panien Halki Hulewicz, Renée Conti.

## WYCIECZKA DO MONTIGNY I BERVILLE

### 14-go Października

Uroczystości Kościuszkowskie rozpoczną się wycieczką do Montigny i Berville, miejscowości upamiętnionych kilkunastoletnim pobytem Kościuszki, gdzie istnieje jeszcze dom, w którym mieszkał on do 1815 roku, i kopiec, którym uczciła go ludność miejscowa w roku 1836.

*Wyjazd* z Paryża do Montigny o *godzinie* 6.30 rano z dworca kolei P.L.M. Innego pociągu, idącego wprost do Montigny, niema. Dla osób, które nie mogą wyjechać tak wcześnie, komunikacja przez Fontainebleau jest najlepsza. Wyjazd o godz. 8 rano, przyjazd do Fontainebleau o godz. 9 min. 35, skąd dorożkami (po 4 fr. 50 od osoby) można dojechać uroczemi drogami do Berville.

Delegaci Towarzystw i uczestnicy wycieczki zbiorą się o god. 11-ej przy fermie Berville. W hotelu *Vanne Rouge*, o g. 12 1/2, śniadanie. Wobec trudności czasu wojennego restauracja zapewnia śniadanie wspólne tylko dla *stu osób*. Dla osób, które nie mogą wziąć udziału w śniadaniu, otwartą będzie sala w hotelu *du Long Rocher*. Należy jednak pożywienie zabrać ze sobą z Paryża.

Po śniadaniu, odwiedzenie ruin kaplicy na kopcu Kościuszki, gdzie zostanie wmurowana tablica pamiątkowa.

*Powrót do Paryża* pociągiem z Montigny o godzinie 6-ej.

PP. Jan Dereziński, Sekretarz Z. N. P. (w *Polonii*, 3 bis, rue La Bruyère), Antoni Szawklis (15, rue de l'Arc-de-Triomphe), i Kazimierz Woźnicki (27, quai de la Tournelle).

O dalszych uroczystościach Kościuszkowskich w Paryżu i na prowincji zostaną rozesłane w swoim czasie zawiadomienia do prasy.

Komitet Kościuszkowski.












Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : M. ZIMOCKI

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais.*

Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.